MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION
MINISTERE DE LA TRANSITION ECOLOGIQUE ET SOLIDAIRE

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

Direction Générale déléguée à la Recherche, à la l'Expertise, à la Valorisation et à l'Enseignement

Direction de l'Enseignement et de la Formation

ATTESTATION DE REUSSITEAU DIPLÔME D'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES

* * *

Je soussigné, **Bruno DAVID**, Président du Muséum National d'Histoire Naturelle, atteste que :
L'Habilitation à Diriger des Recherches
Spécialité : **Anthropologie sociale**
a été décernée à

Monsieur Vincent BATTESTI

né le **17 novembre 1970** à **Le Havre (076)**

au titre de l'année universitaire 2021/2022

Date de soutenance : 20 octobre 2021

Etablissement de soutenance : Muséum national d'Histoire naturelle – Paris

Jury
- M. Tarik DAHOU, Directeur de Recherche, Président
- Mme Laure EMPERAIRE, Directrice de Recherche, Rapportrice
- M. David HOWES, Professeur, Rapporteur
- Mme Anna MADŒUF, Professeure, Rapportrice
- M. Nicolas PUIG, Directeur de Recherche, Examinateur
- Mme Sandrine RUHLMANN, Chargée de Recherche, Examinatrice

Fait à Paris, le **25 novembre 2021**

Pour le Président du Muséum National d'Histoire Naturelle
Et par délégation
La Directrice de l'Enseignement

Anne-Laure GUIEYSSE-PEUGEOT

N.B. : Il n'est délivré qu'une seule attestation : le candidat devra faire établir les photocopies ou copies conformes qui pourraient lui être nécessaires, certifiées par des autorités compétentes.
CETTE ATTESTATION TIENT LIEU DE DIPLOME JUSQU'A LA DELIVRANCE DE CE DERNIER.

RAPPORT DE SOUTENANCE DE L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

DE M. VINCENT BATTESTI

***Cultiver son anthropologie dans le champ d'une ethnoécologie augmentée*.**
***Dictionnaire notionnel intime d'un parcours de recherche*.**
Volume 1. Curriculum vitæ
Volume 2. Mémoire de synthèse.

Le mercredi 20 octobre 2021 de 9 h à 13 h 30 s'est tenue au Muséum national d'Histoire naturelle la soutenance d'habilitation à diriger des recherches de M. Vincent Battesti. Le jury est composé de Laure Emperaire (Rapporteure, Directrice de recherche à l'IRD), Tarik Dahou (Président, Directeur de recherche à l'IRD), Anna Madoeuf (Rapporteure, Professeur de l'Université de Tours), David Howes (Rapporteur, Professeur à l'Université de Concordia), Nicolas Puig (Examinateur, Directeur de recherche à l'IRD), Sandrine Ruhlmann (Examinatrice, Chargée de recherche au CNRS).

Tarik Dahou ouvre cette soutenance d'Habilitation à diriger des recherches (HDR) par une invitation faite à Vincent Battesti de reprendre les éléments saillants de son mémoire de parcours. Ce dernier présente alors au cours de son exposé inaugural une synthèse de ses travaux à partir de sa trajectoire de recherche en ethnoécologie et en anthropologie sonore. T. Dahou en tant que président cède alors la parole à David Howes, premier rapporteur.

D. Howes rappelle qu'il avait déjà connaissance des travaux de V. Battesti sur les questions sonores en tant que rédacteur en chef de la revue *The Senses and Society* lorsqu'il y avait publié avec Nicolas Puig son premier essai « *"The sound of society": a method for investigating sound perception in Cairo* » en 2016. Il avait déjà été impressionné par la rigueur de la méthodologie. Malgré cela, il n'avait pas anticipé l'intérêt de leur deuxième article « *Towards a sonic ecology of urban life: Ethnography of sound perceptions in Cairo* » publié en 2020, où ils allaient encore plus loin dans leurs développements méthodologiques, parvenant à une typologie des sons très aboutie. « Towards a sonic ecology of urban life » est d'ailleurs l'un des plus longs articles publiés dans *The Senses and Society* et l'un des dix meilleurs articles de la revue selon lui.

Puis, D. Howes affirme que le volume 1 de l'HDR lui a révélé le chercheur passionné qu'est V. Battesti, passionné par les sons et les villes et plus encore passionné par les dattes et les oasis. Ce volume révèle quelqu'un qui a formidablement contribué au champ de l'écologie sociale et a offert un apport substantiel à l'écologie sonore. Mais c'est en parcourant le volume 2 qu'il a pu percevoir l'intérêt de ses contributions au champ de l'ethnoécologie.

Tout d'abord, son *curriculum vitæ* nous montre que V. Battesti dispose de l'aptitude de direction de recherche. Il a ainsi coordonné un nombre important de projets d'ampleur. Il a de plus dirigé un certain nombre d'étudiants dans le cadre de leurs travaux, y compris de thèse, révélant son appétence et son aptitude à la direction de travaux d'étudiants, et un engagement pour obtenir pour

ces derniers des sources de financement. Les travaux de V. Battesti sur les problématiques oasiennes et les systèmes écologiques ont par ailleurs connu un rayonnement international certain. Il recourt ainsi à plusieurs méthodologies dont les sources ne se limitent pas à l'anthropologie, et ses collaborations avec les sciences de la vie se concrétisent grâce à sa première formation en biologie. En plus de son expertise scientifique dans différents champs disciplinaires, V. Battesti témoigne d'un grand intérêt pour l'esthétique et les pratiques esthétiques des acteurs sociaux qu'il étudie, notamment dans son livre à paraître sur les jardins d'Égypte et ses travaux sur les jardins comme espaces publics d'agrément.

Ce qui impressionne particulièrement D. Howes sont les aptitudes de V. Battesti à la collaboration, au travail d'équipe et à l'animation. Il est un chercheur qui va vers les autres et a noué des partenariats très précieux et productifs. D. Howes a déjà mentionné la collaboration de V. Battesti avec N. Puig, il évoque également sa collaboration avec Joël Candau, tous deux à l'avant-garde de l'anthropologie des sens en France avec Marie-Luce Gélard et Christine Guillebaud. Il est ainsi capable de dialoguer avec des écoles de pensée proches des siennes en cette matière, mais également avec des approches différentes pour mieux mettre en évidence leurs complémentarités.

Le volume 2 de l'HDR n'est pas vraiment ce que l'on pourrait désigner comme un mémoire de synthèse selon D. Howes. Il s'agit plus d'un resplendissant patchwork de savoirs mis en cohérence par un esprit cosmopolite singulier. Il a apprécié cet abécédaire à la fois comme un dictionnaire notionnel et comme un dictionnaire intime. Selon lui, dans le cas de V. Battesti, le challenge est d'intégrer des savoirs si différents, de l'écologie aux perceptions et de l'ethnographie à la génétique des populations. Au cours de ce processus, V. Battesti forge un certain nombre de concepts très efficaces, notamment celui d'« ethnovariété ». C'est là quelque chose de très prometteur à la hauteur du concept « *local biologies* » proposé par Margaret Lock. Il s'agit là sûrement d'après D. Howes d'un exemple qui illustre à merveille sa perspective d'indigéniser la science et en même temps de recourir à des méthodes scientifiques élaborées pour comprendre les représentations et conceptions indigènes. D. Howes pense que ce métissage ne peut aboutir à un grand récit ou une grande synthèse, mais plutôt comme le montre l'auteur à une série de vues particulières dont l'ensemble est plus que leur somme, ce qui constitue, pour D. Howes, le futur de la science. En tant que pionnier d'une science distribuée (à conceptualiser sur le modèle de la cognition distribuée), V. Battesti est, selon D. Howes, à l'avant-garde d'une toute nouvelle façon, polythétique, de faire de la science. Cette dernière façon polythétique révèle non pas des lois générales, mais des lois particulières et contingentes. D. Howes interroge alors V. Battesti pour savoir comment il se reconnait dans cette conception polythétique à partir de ses propres travaux, entre la conception de Rodney Needham sur la classification polythétique et la conception du savoir inspirée de la condition postmoderne de François Lyotard.

D. Howes conclut sur le fait que les deux volumes de la HDR de V. Battesti montrent avec évidence une trajectoire académique très dynamique jusqu'à présent et augure d'un programme de recherche à venir très fructueux dans ce nouveau champ de recherche.

V. Battesti répond avec perspicacité à ces réflexions et questions, et T. Dahou donne alors la parole à Anna Madoeuf en tant que rapporteure.

En premier lieu, A. Madoeuf tient à exprimer sa satisfaction de participer à ce jury, et à signifier à V. Battesti combien elle a apprécié son *Mémoire de synthèse*, *opus* le plus attendu d'un dossier d'Habilitation, qu'elle a trouvé extrêmement inspirant. Le texte lui semble très original tant dans le fond que dans sa forme et n'usurpe aucunement le qualificatif d'inédit. Point de partie, sous-partie ou autre chapitre numéroté, puisque le sous-titre du volume — *Dictionnaire notionnel intime d'un parcours* — est aussi indicatif de ses modalités formelles et de sa signification. A. Madoeuf propose un correctif à cet intitulé, car il lui semble que ce dictionnaire notionnel est autant de nature *extime* (à l'instar du *Journal* éponyme de M. Tournier) qu'exclusivement intime. Les vingt premières pages du mémoire font office de préalable introductif et de présentation biographique de l'auteur, même si celui-ci préfère évoquer une « définition » de soi.

Ensuite vient la suite des mots, simples ou composés, le premier d'entre eux étant « Observation ethnographique ». A. Madoeuf souligne que le texte afférent est composé comme une notice ou une synthèse augmentée, il en sera de même pour les 39 suivants de cette liste de mots, mots-clés et thèmes, ou notules ? (ou « notions » pour reprendre l'option affichée par l'auteur). Cette entrée inaugurale — *i.e.* « Observation ethnographique » —, première (et peut-être primale), est initiée par un cliché montrant l'auteur affairé à trier des dattes, photographié par un jardinier de l'oasis de Siwa, lors de la récolte de ces fruits. Puis A. Madoeuf met en exergue que l'auteur proclame d'emblée : « Je fais du terrain parce que j'aime cela, parce que ma discipline l'exige pour le recueil des données de travail, parce que "cela" me sort de l'entre-soi académique et surtout parce qu'alors je me confronte à d'autres, allons-y : à l'altérité » (p. 20). Cette phrase déclamatoire a paru à A. Madoeuf être une véritable profession de foi et, qu'après s'être placé et positionné lui-même, en image puis en mots, dans son récit, elle indique que l'auteur lance la mécanique de son défilé notionnel, et c'est « l'empathie » qui est alors sollicitée. Bien plus loin, à l'autre extrémité du spectre d'investigation, ce sera l'alvéole « Futur : une ethnoécologie augmentée » qui clora l'*opus*. Ces termes raisonnés sont aussi des *mots bleus*, écrits en bleu tout au long du texte, ce qui permet ainsi de repérer visuellement les connivences, coïncidences ou redondances qui caractérisent leurs relations. Le procédé est utile pour découvrir — ou même imaginer — des rébus. Selon la lecture d'A. Madoeuf, la plupart de ces entrées apparaissent comme autant de scènes, ou de tableaux, où l'on retrouve V. Battesti à divers moments de son existence de chercheur, confronté à des notions polysémiques et polymorphes (dont la composition absorbe des objets, idées, terrains, problématiques, observations, sources, rencontres, références, pratiques, etc.). Chaque notion du déroulé est épinglée et exposée après avoir été soumise à traitement, soit discutée, abondée, amendée… et illustrée.

Telle est donc l'option de l'auteur pour envisager cet exercice d'Habilitation. Telles sont l'originalité, l'astuce, la force et la portée de son travail : mettre à nu et au clair les termes mêmes de ses recherches, devenues au fil du temps la matrice de *sa* recherche, *via* un geste global et transverse d'explicitation extrême. Identifier des pôles forts, les détailler puis les transcrire en une déclinaison de mots : voilà selon A. Madoeuf la façon de traduire ce que l'auteur qualifie de « pêle-mêle thématique » (p. 5). Elle considère que V. Battesti a su tresser avec bonheur, au travers d'une composition à façon, un motif magistral et classique des sciences sociales, le triptyque de l'introspectif, du rétrospectif et du réflexif. L'ordre de présentation des mots, ni alphabétique ni chronologique (en référence à une égo-anthropologie), répond à une autre étiquette, peut-être celle d'une préséance négociable issue de la figure d'une sorte de nuage de mots, dans le sens où « lieu » vient avant « dualismes »,

« insularité » devance « ambiance », « domestication » côtoie « palmier dattier », etc. Ce qui articule (et parfois soude) les mots les uns aux autres, ce qui organise et détermine l'apparition des vocables dans la farandole orchestrée des entrées, c'est une logique de sens, une herméneutique interprétative. Elle apprécie que ce mémoire, synecdoque d'un itinéraire de recherches, soit une proposition démonstrative tout en agilité, où l'auteur a su identifier et agencer les mobiles et les « stabiles » de sa/ses recherche-s.

A. Madoeuf considère que V. Battesti a proposé *sa* solution à l'exercice, réceptif aux variations de formes, qu'est l'Habilitation, tout en présentant un résultat qui répond aux exigences académiques en la matière, et qui se distingue par ses qualités d'expression et de réflexion (et d'inflexion de celle-ci), et de propositions. Sans jamais se départir d'une liberté de style et de ton, car il semble que pour l'auteur, faire de la recherche, *être* en recherche, soit justement une manière d'être libre ou, du moins, d'expérimenter ou d'approcher des situations de liberté et de pouvoir évoluer dans les « vastes prairies de savoirs » (p. 13), celles entrevues pour la première fois lors de sa rencontre avec l'anthropologie, à Paris dans les années 1990… A. Madoeuf insiste sur le fait que V. Battesti ne se prive pas d'affirmer « ce qui me plaît » (ex. p. 4, par deux fois) et que sa prose traduit une appétence, à l'évidence ni émoussée ni altérée, pour la recherche et la spéculation liée, alliée à un talent certain pour exprimer avec conviction et sincérité les aléas de cette addiction. Elle cite quelques-unes de ses préférences et récurrences de recherche : le goût de l'ailleurs et, par bifurcation, de l'ailleurs dans l'ailleurs (ainsi peut être décodée une sortie au zoo du Caire), de situations ou de lieux qualifiés par leurs périmètres ou laps d'espaces-temps spécifiques (fêtes et célébrations, mariages, oasis), de l'expérience du sensible (notamment les répertoires de sons et de sonorités), des entrelacs et objets hybrides, sujets définis entre nature et culture. Elle affirme que la lecture de ce volume, portée par une belle écriture aux formulations souvent recherchées, jamais alambiquées, est un plaisir et que la manière de tramer l'ensemble constitutif est délicate et néanmoins s'avère être/révéler une structure solide. Selon elle, ce que V. Battesti montre c'est que la richesse d'un itinéraire de recherche, ce sont ses croisements, joints à la faculté de retracer un chemin à l'envers, en empruntant, pour ce faire, un tout autre trajet.

A. Madoeuf ajoute qu'il serait dommage de ne pas évoquer les photographies choisies par V. Battesti (et par lui presque exclusivement réalisées), placées de manière cadencée en incises inaugurales au fil de l'advenue des notions (le *Mémoire* compte 50 figures). Elles sont pour beaucoup des images qui ont la faculté de retenir l'observateur, de stimuler son imagination, de suggérer d'autres vues et plans. Celle qui lui est apparue la plus emblématique en ce sens est placée sur la couverture du *Mémoire de synthèse*. Un vaste et confortable fauteuil de salon, siège un peu incongru dans la palmeraie de l'oasis d'al-'Ulā, semble inviter le lecteur à prendre place, pour lire ici même le mémoire, en toute quiétude, dans le lieu le plus adéquat pour cela, « sous le soleil exactement », mais en profitant du mixage idéal d'ombre et de lumière opéré par un proche palmier. A.Madoeuf considère que cette vue hypnotique ne peut être que l'œuvre d'un maître de cérémonie tant elle est suggestive d'un contexte d'intertextualité.

In fine, A. Madoeuf remarque que, comme souvent au terme d'une lecture captivante, l'on aimerait pouvoir poursuivre celle-ci et c'est en ce sens qu'elle propose quelques suggestions de discussion, orientées vers ce qui pourrait peut-être s'interpréter comme étant des « esquives » de cet exercice. De manière possiblement anecdotique, elle remarque que le palmier dattier dispose d'une

entrée notionnelle (de même que « palmeraie ») — d'ailleurs l'une des plus fournies —, mais le châtaignier, présenté en miroir, n'a pas ce privilège… Pourtant, si l'on en croit l'énoncé du futur annoncé des recherches de V. Battesti, ne le devrait-il point ? Tous deux ne sont-ils pas, dans ce cadre partagé, des figures totémiques, des actants ? De façon plus surprenante, ni dans le titre ni dans le sommaire (et, partant, dans aucune entrée dédiée), la référence aux terrains du Maghreb et du Moyen-Orient n'est mise en exergue (même si elle est apparente de manière collatérale, comme dans la rubrique « genre »), alors même que ces régions constituent le centre de gravité des pérégrinations de recherche de V. Battesti, lequel est également fort attentif aux connectivités, et que la carte (unique) qui introduit la rubrique « Insularité (oasienne) » est bien l'image d'une représentation symbolisée du réseau des oasis du Sahara à l'Arabie (fig. 35, p. 76). Si A. Madoeuf fait cette remarque, c'est par rapport, d'une part, à la notion d'altérité explicitement convoquée (et qui pouvait trouver dans cette direction des extensions ou affinements) et, d'autre part, à l'expression d'un positionnement dans le champ des *cultural studies*. « Le poids des héritages académiques s'exerce d'autant plus fortement que la région considérée est marquée par de puissants paradigmes anthropologiques (comme à une époque pas si lointaine la segmentarité au Maghreb, le système lignager en Afrique, celui des castes en Inde…) » comme le rappelle F. Mermier dans sa propre Habilitation en anthropologie (*Récits de villes : d'Aden à Beyrouth*). Dans la suite de cette référence, elle pose la question de l'évanescence de la ville comme entrée ou support appréhensif et réflexif. V. Battesti affirme et confirme (p. 5) que « l'urbain arabe » est assurément l'un des pôles de son parcours, assertion assurément validée par plusieurs de ses terrains, nombre de ses objets, certaines de ses approches, et proposition résolument avérée par une part notable de ses publications, le situant potentiellement (même si sans exclusive) dans le domaine des études urbaines. Pourtant, A. Madoeuf affirme que cette légitime perspective est inaboutie, ramenée à une esquisse implicite ou à des connexions situées au bout de diverses ramifications.

Enfin, d'après elle, V. Battesti est peu disert à propos de l'*enseignement,* sur ce que cette mission ou pratique, pourtant exercée (et l'on ne peut que souhaiter la lui voir continuer), lui a apporté. La classique dialectique enseignement-recherche (termes ici très génériques), que l'on peut toujours poser et sonder en inversant ou en variant les modes entre majeur et mineur, est un curieux angle mort de l'Habilitation d'un auteur par ailleurs très ouvert et attentif aux influences et courants pluriels qui ont traversé son existence.

Pour terminer, A. Madoeuf tient à renouveler ses félicitations à V. Battesti pour ce mémoire enthousiasmant, et à témoigner de sa satisfaction du fait que celui-ci va désormais pouvoir intensifier ses activités d'encadrement et faire profiter de futur-e-s doctorant-e-s de ses compétences et talents de chercheur.

V. Battesti répond alors de manière précise à l'ensemble de ces remarques et débats soulevés, puis T. Dahou donne la parole à Laure Emperaire, en tant que rapporteure.

L. Emperaire souligne le plaisir qu'elle a eu à lire ce texte fluide, à la fois orienté et de liberté, et dont la construction s'avère très productive de par l'assemblage des notions essentielles qui ont construit le parcours de l'impétrant. Elle mentionne en introduction une similarité de structure globale de l'environnement écologique de ses terrains et de ce qui est indiqué à propos des oasis : une matrice

au sein de laquelle les sociétés s'organisent en pôles interconnectés dans ces immenses espaces d'hyper abondance végétale pour l'un, de rareté pour l'autre. L. Emperaire en vient à formuler quelques points à éclaircir. Le premier porte sur l'importance accordée au passé et au contemporain dans l'étude de ces oasis, mais qui ne prend pas en charge, du moins dans le document soumis, les projections, sociales, économiques, politiques, écologiques ou autres sont absentes alors que les enjeux du changement climatique et de la transition écologique sont omniprésents. Une hypothèse, dont la pertinence est à discuter, selon elle, serait de voir l'oasis comme un espace de résistance à ces changements et pour cela expliciter davantage le discours des habitants sur eux-mêmes et sur leurs conditions de vie. Ces questions de temporalités demeurent en filigrane du mémoire.

L. Emperaire pose aussi la question du choix des entrées, du degré de détail de celles-ci tout en reconnaissant que l'intérêt de ce choix est d'aborder les oasis justement à différents degrés de finesse. Il manque à son sens deux entrées majeures, celle d'espèce ingénieure qui structure l'oasis sur le plan social et écologique, mais surtout une entrée portant sur les savoirs. Cette entrée aurait permis d'expliciter les aspects méthodologiques de recueil et d'analyse des savoirs, de détailler ce qui relève des savoirs, des connaissances ou des informations et d'identifier les enjeux aujourd'hui associés à ces concepts puisqu'ils sont porteurs de modes de gérer la nature, d'écologies alternatives comme il l'a été précédemment mentionné.

Elle poursuit avec des questions sur le caractère ambigu du patrimoine tel qu'il est traité dans le mémoire, mais la notion de patrimoine est en elle-même ambiguë. Une question est aussi posée sur la valeur heuristique de la polarité *emic-etic* ; la présence de nouveaux étudiants issus de groupes historiquement marginalisés dans les universités (principalement en Amérique latine) nous oblige à revisiter ces catégories et à reposer les questions de qui parle et au nom de qui. Ses dernières questions concernent des aspects plus socio-écologiques. Ainsi, elle souhaite des précisions sur la structure de la diversité entre palmeraies et demande si le maintien de la diversité des variétés de palmiers résulte d'une gestion de la différence entre unités domestiques ou palmeraies. La dernière question porte sur la pertinence du concept d'ethnovariété.

V. Battesti répond de manière détaillée et tout à fait satisfaisante aux différentes interrogations, même si des divergences sur des points de détail, et c'est le jeu de toute soutenance, subsistent, puis T. Dahou invite Nicolas Puig à prendre la parole en tant qu'examinateur.

N. Puig dit à son tour son plaisir de participer au jury d'habilitation de V. Battesti. Puis, il remarque la qualité formelle des deux volumes proposés à la lecture qui se donne à voir par le soin apporté à leur confection et à la pertinence, et la beauté, des photographies. Mais, d'après lui, il ne s'agit pas uniquement d'esthétique, car ces photos insérées dans le texte apportent une connaissance spécifique, plus incarnée peut-être. Il rappelle également la pratique de l'enregistrement et du montage sonore de Battesti, à laquelle il faut ajouter une collaboration art-science émergente, l'ensemble formant une contribution non négligeable à l'essor des nouvelles écritures en sciences sociales.

N. Puig mentionne que ces deux volumes, *curriculum vitæ* et mémoire de synthèse, résument une belle trajectoire de recherche marquée par le goût de la recherche, une insatiable curiosité et le

goût toujours renouvelé du terrain. La relation anthropologique y est souvent médiatisée par l'empathie, qui ouvre un accès privilégié à l'observation ethnographique et à la compréhension des pratiques et des univers de sens des collectifs que V. Battesti étudie. N. Puig propose que *al-iṯnūghrafiya awalān*, « l'ethnographie d'abord », pourrait lui être une devise, étant donné le temps passé sur ses terrains, en Tunisie, Yémen, Égypte et maintenant Arabie et Corse, maintenant un rapport étroit avec les phénomènes quotidiens et les univers de pratiques et de sens des groupes qu'il fréquente. Il souligne aussi l'humilité du chercheur face aux données du terrain, qui engage le chercheur, par son corps, ses sens, ses émotions et bien entendu son intellect.

N. Puig rappelle que le mémoire de synthèse, *dictionnaire notionnel intime d'un parcours de recherche,* procède d'une rigueur de la définition qui irrigue le parcours du candidat où V. Battesti produit ses propres définitions anthropologiques, sans pour autant négliger celles des autres. Il évoque les différentes notices scientifiques égrenées dans ce dictionnaire qui racontent aussi une trajectoire personnelle et forment le nuage de termes des domaines scientifiques de V. Battesti. Cette logique lexicale constitue un outil régulièrement mis au travail dans différentes enquêtes et notamment en contexte interdisciplinaire, la technique du lexique lui ayant servi pour établir des ponts discursifs entre disciplines différentes. Autre remarque de N. Puig, ce mémoire valide un engagement fort dans la recherche marquée par une indépendance certaine, qui trace un sillon pour décrire les liens pratiques et intellectuels entre des communautés humaines et leur environnement. Il rappelle également que V. Battesti ne s'enferme pas dans un système de pensée, une école, mais crée ses propres outils à partir du langage scientifique, appréhendé comme un outil de traduction de système à système.

Puis N. Puig évoque le cœur du travail en insistant sur deux points qui lui paraissent saillants, à savoir l'interdisciplinarité et les études sur les perceptions sensorielles. Il insiste sur le fait que V. Battesti mobilise son anthropologie pour dialoguer avec les autres disciplines, considérant qu'il est pertinent de ne pas abandonner la question de l'agrobiodiversité aux seuls spécialistes de la biologie : les plantes cultivées font partie de systèmes dans lesquels les humains sont intégrés et partie prenante. De ce point de vue, N. Puig souligne la démarche interdisciplinaire empruntée par V. Battesti qui travaille régulièrement avec des disciplines comme la génétique des populations, l'archéologie, l'histoire, la démographie ou encore l'agronomie. Cette démarche consiste à prendre au sérieux les catégorisations locales aussi bien que les catégorisations scientifiques, et les faire dialoguer autant que possible. N. Puig montre que V. Battesti trace de la sorte une voie spécifique, qui cherche à établir un équilibre heuristique le plus juste possible entre les registres de savoirs dans leurs différentes dimensions *emic* et *etic*. Ainsi, l'ethnoécologie de l'auteur ne consiste pas à valider ou invalider des savoirs vernaculaires par la science, mais plutôt à en comprendre la logique interne et à informer un fonctionnement général de la société. Il s'agit donc bien d'éviter la position surplombante, sans pour autant renoncer à la généralisation, ni au caractère cumulatif des connaissances, c'est-à-dire sans céder aux facilités d'un relativisme radical. Pour conclure sur ce point, N. Puig demande au candidat dans quelle mesure l'ethnoécologie peut intégrer à son raisonnement les composantes sociopolitiques, les rapports de pouvoirs ou encore les contradictions et tensions locales. Il interroge également le candidat sur d'éventuels enseignements de la spécificité des oasis, dont V. Battesti indique qu'elles sont pour lui des laboratoires, pour penser des réponses aux changements environnementaux et climatiques actuels.

N. Puig revient ensuite sur l'anthropologie des perceptions sensorielles, thématique devenue centrale dans le travail de V. Battesti et mise en œuvre dans une recherche conjointe. N. Puig souligne que ce travail s'inscrit aussi dans une démarche cumulative et comparatiste. Cette enquête a donné lieu à la publication de deux articles, le premier méthodologique et le second analytique, parus dans la revue *The Senses and Society*. Les transcriptions des parcours sonores ont permis de mettre à jour un lexique du langage naturel des sons de plus de 600 entrées, lexique organisé en catégories implicites qui décrivent trois grands domaines de la vie urbaine : la ville active, la ville en mouvement et la ville relationnelle. Revenant sur les acquis de cette recherche, Nicolas Puig estime qu'ils sont de deux sortes : d'une part ils informent sur l'urbanité et les pratiques urbaines au Caire par le son. Il en découle la proposition de passer d'une écologie urbaine vers une « écologie sonore » de la ville vécue par les habitants. D'autre part, ils fournissent un enseignement sur le fonctionnement de la perception sensorielle qui apparaît toujours médiatisée par l'expérience et la mémoire sociale. En effet, les sons sont toujours rapportés à leur source identifiée et socialement située, les propriétés acoustiques et sociales des sons sont donc indissociables. Ces travaux, avec d'autres, sur la sensorialité nourrissent à présent les réflexions de V. Battesti sur ses nouveaux terrains/objets et N. Puig trouve particulièrement stimulante la proposition faite dans le volume inédit d'une ethnoécologie augmentée d'une attention pour les perceptions sensorielles. Il interroge alors l'auteur sur la façon dont il compte articuler désormais ces deux domaines, ethnoécologie et anthropologie des sens.

Pour conclure, N. Puig dit un mot du *curriculum vitæ*. Il souligne la qualité et la diversité des publications qui contribuent à inscrire l'apport de V. Battesti dans plusieurs champs de la recherche, de l'ethnobotanique à l'anthropologie urbaine en passant par l'anthropologie des perceptions sensorielles. Un *curriculum* qui montre également, déjà, des engagements importants dans l'encadrement (deux thèses en cours), l'organisation de la recherche (direction d'un axe de son laboratoire) et le collectif (investissement dans plusieurs recherches collaboratives dont la codirection d'un groupe de travail dans le cadre du programme Mistral sur la biodiversité en Méditerranée, BioDivMeX, 2015-2020). N. Puig estime donc qu'il est grand temps que V. Battesti, chercheur aussi précis qu'original, puisse officialiser par une HDR sa prolifique activité. Il pourra ainsi transmettre son savoir-faire anthropologique et sa curiosité scientifique.

V. Battesti alimente de manière pertinente le débat amené par N. Puig et répond concrètement à ses interrogations, puis T. Dahou donne la parole à Sandrine Ruhlmann en tant qu'examinatrice.

Cette dernière met en relief l'originalité, le soin et la cohérence du mémoire de V. Battesti qui a pris le soin de remonter à son travail de maîtrise pour nous proposer *in fine* une « ethnoécologie augmentée » dont il s'avère qu'elle peut beaucoup apporter aux étudiants et à ses collègues du Muséum national d'histoire naturelle et d'ailleurs. Elle a apprécié que, partant d'un objet familier de son enfance, le dictionnaire, V. Battesti l'embarque dans un tissage de mises au point, de réflexions et de démarches cumulées pour rapporter l'étude d'un « élément » clé (ici le palmier dattier, là le châtaignier) à une structure englobante (dont il dégage un « modèle », « insulaire », « oasien ») et sa dynamique. S. Ruhlmann soulève un point qui, à ses yeux, surgit de ce mémoire : V. Battesti semblerait quelque peu structuraliste au sens lévi-straussien du terme : en livrant un mémoire sous forme de dictionnaire avec des entrées, non pas par ordre alphabétique, mais par des « notions » qui forment

sa pensée en un système structuré et structurant, reposant sur des notions centrales révélant la grammaire de son travail de recherche, une grammaire *emic* et *etic* ; en s'intéressant à un objet de recherche fonctionnant en système, un modèle transposé d'Afrique du Nord en Arabie saoudite puis en France (Corse), modèle étudié sur les axes de la synchronie et de la diachronie selon les différentes disciplines et méthodes afférentes mobilisées ; S. Ruhlmann relève même page 45 un rapport d'homologie, temporalité : temps : lieu : espace : nature : milieu.

Elle ajoute que la question des « réseaux » est centrale dans ce travail et est présentée également sous une forme ludique originale de liens hypertextes, incrustés de photographies sensibles autant qu'esthétiques, le tout invitant à une multiplicité des langages. Dans ce jeu hypertextuel, il manquerait peut-être une carte générale des lieux des enquêtes menées depuis la maîtrise.

S. Ruhlmann retiendra de ce mémoire l'étude d'« agroécosystèmes » à partir d'un « modèle » et d'un « élément » central pour laquelle V. Battesti déploie un faisceau d'outils épistémologiques, conceptuels et méthodologiques relevant de l'anthropologie, de l'écologie, de la génétique des populations, de l'histoire, tout en intégrant le sensoriel (pour changer de l'anthropologie sensorielle classique française, il a choisi avec son camarade de terrain le sonore et non pas l'odeur). Nous sommes ainsi plongés dans l'augmenté, jusqu'à sortir de la loi de la gravité.

S. Ruhlmann évoque alors quelques points qui ont attiré son attention et son intérêt. Elle se demande si cette insistance sur l'« empathie » ne viendrait pas de l'enseignement de Ph. Laburthe-Tolra à Paris V René Descartes, dont elle a également bénéficié (voir *Critiques de la raison ethnologique*, 1998 : 53-54, 57, etc.).

Elle invite à enrichir le travail sur l'« agroécosystème » à partir de certaines propositions des travaux de F. Sigaut, technologue qui s'intéresse d'abord au fonctionnement puis à la fonction, tandis que V. Battesti pointe, semble-t-il, avant tout dans ce mémoire la fonction des éléments et du modèle qu'il étudie. Et concernant l'« agrobiodiversité », en rapport avec ce qu'est une « espèce » du point de vue *emic* et le « terme de base », cela fait échos pour S. Ruhlmann à la question des termes et des catégorisations des laitages en Mongolie, qui nécessitent aussi une étude pluridisciplinaire avec des collègues de la biologie et de l'anthropologie génétique.

À propos du terme d'oasis, terme *etic* n'ayant pas d'équivalent *emic* : S. Ruhlmann se demande s'il ne faudrait pas questionner encore la structure de l'espace au sens large et des espaces emboîtés ou revoir la question même de la catégorisation en cet endroit, qui semble masquer des dimensions de l'oasis, notamment politiques, et des dynamiques en son sein et avec des acteurs extérieurs ou en marge. Elle n'est pas certaine de bien saisir ce qu'est l'oasis comme unité organisée et organisationnelle ni son caractère dit d'« insularité », même si elle pense avoir compris l'emboîtement (palmier dans jardin ou palmeraie dans oasis).

Les acteurs ou sujets sont moins mis en avant que l'objet palmier dattier ou que le modèle et S. Ruhlmann regrette alors de ne pas voir apparaître ce que V. Battesti a sûrement observé sur le terrain de dynamiques : les acteurs sont inscrits dans une histoire, politique, sociale, économique, écologique, etc., dans des histoires, dans des groupes, à différents niveaux, de même qu'ils sont sans

doute intriqués dans des histoires, car ce sont des êtres politiques avec des distinctions-discriminations de statut selon l'âge, le sexe, le degré de parenté et le ou les statuts au sein du groupe et de la société.

V. Battesti mobilise le « cognitif » quand il s'intéresse au « sensoriel », mais S. Ruhlmann perçoit mal quels outils lui permettent d'étudier les expériences sensorielles au plan cognitif. En outre, à propos des « ressources écologiques », précisément des différents registres que mobilisent les jardiniers, elle propose de faire un parallèle avec le processus de compromis (au sens positif ricœurien du terme) ou de composition pour apprécier les mobilisations de différents systèmes de valeur ou registres, sans contradiction, qui sont autant de stratégies d'existence (ou de résistance, selon le contexte de tension, politique ou religieuse). Elle invite également sur la question de la domestication à s'inspirer des travaux de Carole Ferret qui propose une anthropologie de l'action multipliant et affinant les catégories d'Haudricourt. Concernant les contacts d'un milieu fermé et des hypothèses d'ouverture et de contacts avec l'extérieur, S. Ruhlmann suggère de consulter les travaux en cours de Grégory Chambon sur le savoir et la culture matérielle au Proche-Orient ancien. Enfin, elle propose à V. Battesti de regarder le travail de Laurent Legrain sur le « continuum sonore » et une « ethnographie des points de contact » en lien avec un « répertoire sonore », un « univers sonore » lié à une relation à la nature.

C'est avec un grand plaisir que S. Ruhlmann a lu ce mémoire, qui convainc et remporte son adhésion de bout en bout, car le raisonnement et la cohérence donnée par V. Battesti se tiennent. Si des points restent à éclaircir ou préciser, ils ne viennent en aucun cas affaiblir le dossier d'HDR du candidat qui est original, fin, bien structuré, solide, riche et dense.

V. Battesti s'est appliqué à répondre à presque (le temps nous pressant) chacun des points soulevés par S. Ruhlmann de manière convaincante. T. Dahou prend alors la parole en tant que Président.

Selon ce dernier, on pourrait comparer la présentation de cette HDR à une méthode picturale (au sens de Paul Veyne « expliquer et expliciter par les pratiques datées et rares », par les relations), où les différentes touches des définitions et discussions de notions font émerger des couches ou des strates d'analyses. Cela donne une vision dynamique de la recherche, jamais figée derrière un concept, au profit d'une méthode inductive affirmée qui finalement laisse de manière heureuse plus de place aux praxis qu'aux ontologies. On ne saura que se réjouir de ce type de démarche adoptée dans cette HDR, qui répond à un parti pris épistémologique clairement affirmé par son auteur, laissant une place prépondérante à l'incertitude qui se trouve derrière toute activité de recherche de terrain, mais surtout plaçant au centre de l'analyse l'historicité des sociétés plutôt qu'un modèle théorique. Cela n'empêche évidemment pas l'affirmation de principes heuristiques au cœur même des définitions.

T. Dahou revient sur cette idée de praxis et à son rapport à l'histoire permettant de contourner les déterminismes ontologiques dans les rapports entre humains et non humains, au profit d'idéaux types fondés par V. Battesti sur une empirie de situations. Ces relations entre histoire et conceptions idéal-typiques pourraient selon T. Dahou être davantage creusées. Selon ce dernier, il existe peut-être une réponse dans l'idée de régimes de vérité de Paul Veyne, qui conçoit les rapports entre des régimes de vérités aux historicités variées non pas comme conflictuels ou opposés (comme le seraient des

ontologies), mais comme co-existants dans une même société, voire un même individu selon les situations. V. Battesti aurait pu se référer à cette conception finalement proche de la sienne et de son emphase sur la situation pour creuser au cours de cette HDR le rapport à l'histoire et aux historicités dans les rapports humains/non-humains. T. Dahou s'interroge sur la place de l'articulation des différentes temporalités dans les innovations des acteurs sociaux entre des temporalités du très contemporain et des temporalités plus anciennes, voire dans leur conception même des rapports humains/non-humains où peuvent exister simultanément plusieurs conceptions ? Il rappelle qu'on perçoit dans cette HDR des articulations entre différents types d'exploitation oasienne, mais on ne saisit pas comment les acteurs les pensent et les conçoivent, ni comment les organisations sociales sont également tributaires de ces temporalités variées pour agir collectivement sur les rapports entre humains et non humains.

Finalement, le rapport à l'histoire des travaux de V. Battesti consiste-t-il à retracer un temps long à l'œuvre dans les oasis, ou les temporalités des récits, ou de manière plus anthropologique les enchevêtrements contemporains de différentes historicités. D'après T. Dahou, on reste un peu sur sa faim lorsqu'on lit les passages relatifs à l'histoire, et on se demande si le recours à la notion d'ethnohistoire ne peut pas avoir pour implication d'« écraser » les données de l'auteur sur l'historicité des pratiques. De même que les gènes sont porteurs d'histoires et de spatialités variées, T. Dahou pense que V. Battesti aurait pu dans le cadre de cette HDR mettre davantage l'accent sur les profondeurs historiques des organisations sociales. Il pense que l'auteur aurait pu accorder plus de place à l'eau et aux différentes formes sociales de l'irrigué à l'œuvre sur de mêmes espaces et sur les significations pour les acteurs de ces variations historiques de gestion de cette ressource dans les pratiques. T. Dahou aurait souhaité par exemple que les réappropriations des schèmes modernes d'irrigation à partir du temps long, politique, social et technique puissent être mieux mises en valeur. Peut-être même que creuser la question des régimes d'historicités et de leur croisement dans la société contemporaine, notamment dans les pratiques agricoles actuelles, aurait été séduisant, voire encore la diversité et les changements dans les circuits d'échanges afin, à travers ces différents objets, de croiser temporalités et échelles historiques. T. Dahou rappelle que ce ne sont là que des invites à discussion sur le statut à donner à l'histoire en anthropologie à partir des données d'études de l'auteur, plus qu'une critique sur sa façon de manier l'histoire qui paraît déjà fort intéressante.

T. Dahou revient ensuite sur la notion de connectivité et de réseau propre aux univers oasiens proposée par V. Battesti. Il y souscrit sur la zone saharienne, mais se demande pourquoi l'auteur n'a pas convoqué la notion de connectivité développée par Horden et Purcell en Méditerranée dans *The Corrupting Sea,* fresque d'ampleur braudelienne sur les rapports entre écologie, culture, économie dans les dynamiques d'échanges et les circulations. Cette approche, d'ailleurs invoquée pour le Sahara, permet de concevoir la connectivité non pas seulement comme fonctionnelle écologiquement, mais comme le produit des complémentarités et des discontinuités territoriales issues conjointement de rapports écologiques, sociaux et économiques. La notion de connectivité chez ces auteurs est envisagée selon une double acception non seulement de complémentarité entre différents écosystèmes, mais également des supports sociaux qui participent de cette complémentarité et la véhiculent.

D'après leurs travaux, les relations de l'économie monde de Braudel prennent appui sur une connectivité plus locale, les relations commerciales maritimes tirant profit des réseaux de cabotage plus anciens et plus localisés. T. Dahou se demande si la caravane ne serait-elle pas l'équivalent du cabotage dans l'évolution des oasis sahariennes ? Il insiste sur le fait que cette conception tisse finalement un lien à plus grande échelle entre des connectivités plus localisées, ce qui laisse supposer des interactions à plusieurs sens entre ces échelles et leurs temporalités respectives. Il s'agit d'une méthode davantage structurée par l'analyse multiniveau et multitemporelle dans une perspective diachronique, susceptible d'inspirer l'anthropologie menée par V. Battesti dans ses oasis, notamment sa conception des territoires sahariens en archipel, avec des espaces oasiens en réseau. Même si cette notion reflète des liens entre des micro-régions différentes de Méditerranée au niveau écologiques et climatiques, la question de la non-autonomie de chaque micro-territoire est également importante. Il serait selon T. Dahou intéressant que V. Battesti développe dans l'analyse de ces réseaux oasiens les rapports entre les réseaux écologiques et les réseaux spirituels, culturels et économiques, qui parcourent dans différents sens et à plusieurs échelles cet espace pour rendre compte des dynamiques de cette large région à partir des plus petites échelles de connectivités analysées jusque-là. Pour T. Dahou, évidemment, un tel programme de recherche est nécessairement interdisciplinaire et collectif, mais il gage que V. Battesti a l'initiative et la qualité scientifique pour le mener à bien.

En outre, T. Dahou propose de réaliser un comparatisme de l'irrigué. Cela serait intéressant en tant qu'élément médiateur des rapports entre vivants humains et vivants non humains. Étant donné la grande diversité des formes d'organisations sociales liées à la distribution de l'eau, il demande à V. Battesti ce qu'il tire de son propre comparatisme sur les oasis en la matière. Ainsi, d'après T. Dahou, l'auteur pourrait reprendre cette ancienne comparaison proposée par Geertz entre irrigation des sociétés d'abondance en eau et sociétés de rareté de l'eau pour analyser comment des environnements s'articulent à des organisations sociales, pour donner naissance à des institutions locales fort diverses. Mais il lui paraît encore plus intéressant d'appréhender les invariants et les différences observées dans les contextes de rareté de l'eau que V. Battesti a pu observer dans les oasis. Il suggère de cerner les invariants oasiens et au contraire de mettre en évidence la diversité observée sur la question des hiérarchies sociales et des normes dans les formes d'irrigation oasiennes.

T. Dahou a beaucoup apprécié la perspective d'anthropologie sensorielle avec une démarche empreinte du projet de George Bataille d'aller au-delà du savoir des mots, par les sens, pour pénétrer la réalité de l'expérience dans toute sa globalité. Cette mise en perspective qui permet d'aller au-delà de la rationalité moderne, mais induit aussi de se dégager des discours, pas seulement de ceux des acteurs et de leurs attentes vis-à-vis de l'ethnographe, mais également des discours qui imprègnent les appareils cognitifs de l'anthropologue dans son observation participante ou dans son interlocution. Il y a quelque chose sur lequel T. Dahou aimerait davantage entendre V. Battesti, c'est sur les impacts de telles démarches sur les relations à ses interlocuteurs. En quoi modifient-elles la relation ethnographique ? Au-delà du fait de se rapprocher du temps et des autres anthropologisés, en quoi cela modifie l'engagement ethnographique dans la situation sociale d'enquête ? Quelle réflexivité en tirer dans ses relations aux autres ?

T. Dahou insiste sur le fait que ces points de débat n'entament en rien la crédibilité et la qualité des travaux présentés dans les volumes présentés pour cette HDR, mais qu'il s'agit d'alimenter les réflexions déjà très riches menées par V. Battesti.

Après les réponses précises apportées par V. Battesti et les discussions de cette série de commentaires, T. Dahou invite le jury à se retirer pour délibérer.

Peu après, le président déclare qu'unanimement le jury attribue à Vincent Battesti le diplôme d'habilitation à diriger des recherches du Muséum national d'histoire naturelle.

TARIK DAHOU